

découverte de la création littéraire de Gabrielle Roy. De par son ton à la fois vif et captivant, il incite à lire ou à relire l'œuvre de celle-ci.

Petra Franzen
Universität Trier

FAUCHON, André (dir.) (1996) *Colloque international «Gabrielle Roy», Saint-Boniface, Presses universitaires de Saint-Boniface, 756 p.* [Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion qui a eu lieu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995] [ISBN: 1-895407-11-7]

À l'automne 1996, la scène littéraire canadienne-française aura été marquée du sceau de Gabrielle Roy grâce à la publication de deux ouvrages majeurs la concernant: d'abord une biographie signée par François Ricard, fort attendue autant par les spécialistes que par le grand public; puis les actes du colloque international qui lui a été consacré en septembre 1995 pour souligner le cinquantième anniversaire de la parution de *Bonheur d'occasion*, un livre qui, par sa présentation comme par l'abondance et la diversité de son contenu, témoigne du rayonnement et de la notoriété de Gabrielle Roy.

Organisé par le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO), ce colloque a regroupé plus de cinquante conférenciers venant de partout au Canada, mais aussi d'Europe comme des États-Unis. L'importance de l'événement se reflète d'ailleurs dans la facture de la publication qui en est résultée, car non seulement contient-elle la quasi-totalité des communications présentées alors, ce qui en fait un recueil volumineux (près de 800 pages), mais elle a vraisemblablement bénéficié de nombreuses subventions – impressionnant en cette époque de récession –, ce qui a permis à André Fauchon, son maître d'œuvre, d'en faire un bel objet: reliure rigide noire, papier glacé, jaquette noire avec, en couverture, un portrait de la romancière (un pastel de Pauline Boutal) et, à l'intérieur, reproductions en couleurs des estampes de Jean-Paul Lemieux inspirées de *La Petite Poule d'Eau*, photographies, etc. André Fauchon a même pensé aux assistants de recherche en adoptant

un format pratique pour tirer des photocopies, et surtout, assumant manifestement cette dernière pratique, je dirais même qu'il les a pris en pitié en reproduisant au début de chaque article la référence complète de l'ouvrage – qui s'avère être particulièrement longue!

Puis, la valeur du contenu ne dément pas celle du contenant. Bien sûr, tous les articles ne sont pas originaux, d'égal intérêt ou ne contribuent pas nécessairement à faire avancer la recherche royenne. D'ailleurs, quelques auteurs, rares tout de même, reprennent essentiellement des travaux publiés précédemment; certaines études, surtout thématiques, répètent des idées répandues alors que deux ou trois autres énoncent des évidences, comme celle qui tient à souligner l'importance de la mémoire dans l'autobiographie! Mais avec ses cinquante textes, le *Colloque international «Gabrielle Roy»* équivaut à lui seul au quart¹ de ce qui a été publié sur l'œuvre de Gabrielle Roy durant la dernière décennie. L'intérêt vient donc de l'ensemble, c'est-à-dire du panorama qu'il offre de la critique royenne actuelle². En effet, les principales préoccupations des chercheurs qui se sont penchés sur les textes de Gabrielle Roy ces dernières années y sont présentes: des problèmes liés au langage, des ambivalences et tensions qui se cachent derrière l'apparente simplicité de l'écriture en passant par la problématique des genres littéraires et celle de l'écriture au féminin, jusqu'aux questions relatives à l'altérité et à la quête d'identité.

Mais qui dit actuel ne dit pas nécessairement original. Ce dernier thème surtout, celui de la quête identitaire, commence à être sérieusement éculé à mon avis. Pourtant il est un des sujets les plus prisés du colloque. Ceci explique sans doute pour une bonne part l'engouement pour les ouvrages à caractère autobiographique (voir note 2). Heureusement, au moins un texte se distingue dans cette masse, celui de Yannick Resch qui souligne la modernité de l'œuvre royenne en y explorant la dialectique de l'identité et de l'altérité: «le regard porté sur l'autre est avant tout lié au regard que Gabrielle Roy porte sur elle-même» (p. 396). Par ailleurs, certains innovent en se penchant sur de nouveaux objets d'études. Ainsi, Cynthia T. Hahn et Carol J. Harvey examinent les écrits journalistiques en regard des ouvrages de fiction qui ont suivi. Le travail de Harvey se signale particulièrement par la mise en évidence de l'évolution artistique de Gabrielle Roy grâce à une analyse

comparative de la nouvelle «Un jardin au bout du monde» avec le reportage dont elle semble inspirée, analyse alliant en quelque sorte la génétique à la sémiotique. D'autre part, des textes inédits ont intéressé Christine Robinson et Louis Francœur. La première s'interroge sur les motifs de l'inachèvement de *La saga d'Éveline*, et le second a eu l'idée fort originale de dégager une esquisse de la vision de Roy sur l'art poétique à partir d'une simple lettre inédite. Enfin, Tatiana Arcand comble une lacune en effectuant une première incursion dans les contes pour enfants publiés par Gabrielle Roy.

Les travaux sur la réception font aussi partie des nouveaux objets d'études. Dans cette veine, Ben-Z. Shek répond à certains détracteurs de *Bonheur d'occasion*, les Laflèche, Kapetanovich et autres. Par une argumentation serrée, Shek montre comment ceux-ci ont négligé des aspects importants de l'œuvre et, surtout, n'ont pas «ten[u] compte [...] de la conjoncture socio-culturelle et spécifiquement littéraire du moment de sa parution» (p. 65). Ursula Mathis, de son côté, fait le point sur la place de Gabrielle Roy dans la critique allemande, place aussi importante que celle de certains de ses pairs canadiens-français (Anne Hébert, Yves Thériault, par exemple), mais tributaire de la difficile percée des textes français en général dans les pays germanophones.

Que dire aussi des études comparatives? Bien sûr, elles consistent surtout en une approche qui bouleverse rarement les interprétations classiques de Gabrielle Roy, mais leur originalité tient des relations qu'elles créent avec des œuvres sœurs. Elles constituent une large section de l'ouvrage qui nous intéresse ici. On compare tour à tour les écrits royens à ceux d'auteurs aussi différents par le style ou par l'origine que Marie-Claire Blais, Anne Hébert, Jacques Poulin, Yves Thériault, Selma Lagerlöf, Han Suyin, Mariama Bâ, etc. Hélas, au moins la moitié de ces jumelages ne convainquent pas, probablement parce qu'ils ne s'appuient que sur quelques détails communs, relevant généralement de la thématique, et écartent une foule d'autres aspects, par exemple formels ou contextuels. Ainsi, si les textes de Paul G. Socken («Jacques Poulin: héritier spirituel de Gabrielle Roy») et de Myrna Delson-Karan («Gabrielle Roy et Selma Lagerlöf: une rencontre spirituelle») se démarquent positivement dans cette catégorie, c'est qu'ils sont étayés autant par l'analyse des thèmes que par celle du symbolisme, des

caractéristiques de l'écriture, du rapport à la biographie et au monde ou de la vision sur l'art, etc. Myrna Delson-Karan considère même les préoccupations féministes communes à Roy et à Lagerlöf, ce qui apparente dans une certaine mesure son article à ceux du courant de la critique au féminin. Ce dernier prend d'ailleurs, dans *Colloque international «Gabrielle Roy»*, une ampleur jusque là inégalée. En effet, près d'une quinzaine de textes s'y rattachent, à des degrés divers. Faut-il s'en étonner, puisque deux fois plus de femmes que d'hommes ont apporté leur contribution à ce colloque et que, par intérêt ou affinité, elles vont plus volontiers s'adonner à la critique au féminin que les hommes? Là encore toutefois, comme si trop de gens s'intéressaient à ces questions en même temps, au moins deux articles émettent des idées déjà énoncées ailleurs.

En considérant la spécificité de l'expérience féminine et celle de l'écriture qui en découle, les spécialistes de ce genre de lecture font généralement ressortir des aspects avant-gardistes chez Roy, du moins trouvent-ils de nouvelles interprétations à certaines particularités de son écriture. À cet égard, je soulignerai l'apport d'Ingrid Joubert, de Lori Saint-Martin et de Rosmarin Heidenreich, pour ne citer que celles-là. La première montre comment, avec *La Petite Poule d'Eau* et *La montagne secrète*, Gabrielle Roy s'inscrit dans le mouvement très actuel de réécriture des mythes traditionnels et que son «emploi du mythe [...] est sous le signe d'un appel au désordre, à la subversion» (p. 255). De son côté, Lori Saint-Martin explique comment la romancière tend à abolir la dichotomie art-artisanat (à l'instar de créatrices féministes qui l'ont suivie comme Judy Chicago), ce qui fait de ses personnages de vieilles artisanes des artistes et penseurs. Enfin, Rosmarin Heidenreich s'intéresse aux écarts de forme et de fonds que présente *Rue Deschambault* par rapport au *Bildungsroman* conventionnel et qui s'expliquent par l'apprentissage particulier vécu par les femmes.

Examinons maintenant les actes d'un autre angle pour explorer la relève éventuelle dans la critique royenne. Plus du tiers des participants au colloque semblent de nouveaux venus, du moins s'agit-il de chercheurs qui n'ont rien publié sur Roy dans les douze dernières années. De ce nombre, le quart provient d'Europe et la moitié de l'Ouest canadien (moins étonnant puisque l'événement se tenait à Saint-Boniface). J'ai déjà mentionné les apports de Ursula Mathis (Allemagne) et des

Heidenreich, Joubert et Arcand, toutes trois du Collège universitaire de Saint-Boniface. Mais il faut lire aussi l'étude de Liliane Rodriguez de la *University of Winnipeg* sur la fonction de la langue régionale dans *La Petite Poule d'Eau* et *Rue Deschambault*. L'analyse comparative des écrits de Gabrielle Roy avec ceux de Monique Genuist réalisée par Marie-Diane Clarke (Saskatchewan) ainsi que l'exploration assez inusitée, par Brenda Dunn-Lardeau (Québec), des traces de la pensée médiévale dans *Rue Deschambault* valent le détour. En résumé, chez les nouveaux venus, les Européens offrent des écrits plutôt exploratoires, mais les chercheurs de l'Ouest font preuve d'originalité et de rigueur théorique. Un vent de fraîcheur tout à fait prometteur souffle donc des Prairies.

Par ailleurs, la provenance des critiques plus aguerris, c'est-à-dire de ceux qui ont publié sur Roy dans les douze dernières années, se divise assez également entre l'Europe, le Québec, l'Ontario et l'Ouest. La qualité et l'intérêt de leur apport suivent la même répartition. Outre les textes des Harvey, Shek, Francœur, Robinson, Resch, Saint-Martin, Socken et Delson-Karan dont j'ai parlé plus haut, on ne peut passer sous silence ceux de Cécilia Wiktorowicz sur la culpabilité dans *La détresse et l'enchantement* et d'Agnès Whitfield sur le rapport entre vision et création, de même que l'analyse des effets enchanteurs de la voix chez Roy par Nicole Bourbonnais et celle, réalisée par Estelle Dansereau, des stratégies qui laissent la voix à l'autre dans *La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde*. En somme, les critiques aguerris approfondissent des recherches déjà entamées tout comme ils ouvrent de nouvelles pistes.

Les actes du *Colloque international «Gabrielle Roy»* possèdent aussi leur cachet original, personnalisé si je puis dire, grâce aux allocutions spéciales qui encadrent les textes critiques. Pour la conférence inaugurale, François Ricard livre quelques extraits de sa biographie de Roy, encore inédite au moment du colloque. Il éclaire le contexte de production de *Bonheur d'occasion*, un thème certes de circonstances puisque, faut-il le rappeler, le colloque marquait son cinquantième anniversaire. Puis, Michel Martiny présente les magnifiques estampes de Jean-Paul Lemieux inspirées de *La Petite Poule d'Eau*. Ses commentaires déçoivent quelque peu cependant puisqu'ils restent purement descriptifs, ne donnant qu'un faible aperçu de la vision du peintre. Pour sa part, Patricia

Claxton témoigne des difficultés rencontrées dans son travail de traduction de *La détresse et l'enchantement* ainsi que des démarches effectuées pour le mener à bien, démarches qui l'ont conduite jusqu'en Angleterre sur les lieux du premier périple de Gabrielle Roy en Europe. Elle agrmente d'ailleurs ses propos de ses propres photographies des quartiers londoniens et de la campagne anglaise qu'avait fréquentés Gabrielle Roy. Toutefois, l'apport de Patricia Claxton n'apparaît pas vraiment original lorsqu'il est question de sa tâche de traductrice; il serait devenu beaucoup plus riche selon moi si elle avait élaboré davantage sur ce qu'elle affirme en introduction et en conclusion, à savoir que «la romancière [...] a marqué [s]a vie et l'a changée pour toujours» (p. 711). Yolande Roy-Cyr, la nièce de Gabrielle Roy, présente certes l'allocution la plus émouvante. Elle évoque quelques moments d'intimité, de petits riens du quotidien pour tenter de cerner sa relation avec sa tante. En fait, son touchant témoignage illustre en lui-même ce que Roy n'a cessé d'évoquer dans ses écrits, c'est-à-dire la difficulté qu'éprouvent les êtres humains à se rejoindre. Enfin, le document signé André Fauchon, «Excursion géo-littéraire dans les régions de la Petite Poule d'Eau et d'Altamont», donne une dernière touche tout à fait originale à l'ensemble. Il allie des photographies de Gabrielle Roy à celles prises lors du «pèlerinage» organisé dans le cadre du colloque; puis des extraits de textes royens côtoient les commentaires d'André Fauchon sur la petite expédition des congressistes. Il en résulte un heureux mélange où les frontières entre le présent et le passé, le réel et la fiction deviennent diffuses et peut-être en cela plus vraies.

Dans l'ensemble, le recueil offre donc autant, sinon plus, de contentement que de déceptions. La classification des textes laisse parfois à désirer, mais soulignons, à la décharge de l'éditeur, qu'il fallait composer avec une somme importante d'écrits d'inspiration, d'approche et de contenu très divers et pas toujours faciles à étiqueter. Par ailleurs, le langage qu'emploient les différents auteurs s'avère, à une ou deux exceptions près, très clair, non inutilement technique ou ampoulé. En conclusion, le *Colloque international «Gabrielle Roy»* se révèle comme le «tout en un» de la critique royenne actuelle: dans un seul volume, un échantillonnage de tout ce qui s'écrit sur l'œuvre de Roy, du pire au meilleur, par des chercheurs d'origines et d'expériences diverses, examinant des objets divers

(mais où se démarquent des privilégiés et des délaissés) selon des perspectives diverses, nouvelles ou traditionnelles.

NOTES

1. En nombre d'articles, évidemment pas en nombre de pages. Selon la «Bibliographie annotée des études critiques sur Gabrielle Roy de 1984 à 1995» de Lori Saint-Martin dans le présent numéro (p. 283-371), Gabrielle Roy a fait l'objet de quelque 220 articles durant la dernière décennie.
2. Car il n'offre pas véritablement de vue d'ensemble de l'œuvre. Par exemple, seulement trois critiques se sont intéressés à *Alexandre Chenevert* et seulement sept à *Bonheur d'occasion*, *La montagne secrète* ou *Ces enfants de ma vie*, alors que quinze textes concernent *La détresse et l'enchantement* et douze, *Rue Deschambault* et *La route d'Altamont*. Ces trois derniers ouvrages sont d'ailleurs souvent analysés ensemble.

Sylvie Lamarre
Université du Québec à Montréal

RICARD, François (1996) *Gabrielle Roy: une vie, Montréal, Boréal, 646 p. [ISBN: 2-89052-788-3]*

Pour un critique, entreprendre la biographie d'un écrivain, de surcroît d'un écrivain qui a déjà publié une autobiographie, doit constituer à notre époque un défi formidable. Révolu est le temps où, de bonne foi, on croyait qu'entre un texte biographique et son objet pouvait s'instaurer une relation de vérité rigoureuse; où on croyait en toute sincérité pouvoir raconter une vie telle qu'elle s'était vraiment déroulée. Aujourd'hui, nous savons que cela n'est pas possible, qu'un texte ne saurait «refléter» la réalité, puisque celle-ci ne s'appréhende qu'indirectement par sa mise en récit, qui, elle, n'est toujours qu'une construction parmi d'autres. Aussi, les frontières, que l'on croyait naguère si nettes entre le réel et la fiction, se sont aujourd'hui à ce point estompées que désormais aucun texte de nature biographique ou autobiographique n'échappe à une certaine ambiguïté. En outre, dans le domaine de la critique littéraire, depuis la rupture provoquée par le structuralisme au début des années soixante, l'auteur, longtemps objet ultime des études et des analyses littéraires, fut évincé au profit de son œuvre. Depuis, l'étanchéité de la cloison qu'on a érigée entre les deux a rendu problématique le passage